

DISSERTATION

SUR

LES RAVAGES D'ATHILA EN FLANDRE

Nos historiens sont généralement d'accord qu'Atthila, roi des Huns, lors de son fameux passage du Rhin et des ravages qu'il étendit sur la majeure partie des Gaules septentrionales, pénétra avec une partie de son armée dans la Flandre proprement dite, et y laissa des traces durables de sa férocité.

Meyer, dont l'érudition profonde, les recherches curieuses et l'autorité ne sont contestées par personne, accueille ce fait et atteste l'avoir lu dans la plupart des chroniques et des monuments historiques qu'il avait consultés. *A cette époque, dit-il (de l'invasion d'Atthila dans les Gaules), à peine vit-on une ville échapper à la fureur des Huns, dans toute l'étendue des Gaules. Je trouve que dans notre Belgique, Tournay, Térouanne, Oudenburg, furent détruites, aussi bien que Cologne et Tongres... (60).*

Notre chronique au N° XIX, atteste le même fait pour ce qui concerne Oudenburg. *Cette ville, dit le chroniqueur, autrefois longtemps assiégée et vaincue enfin par le roi Atthila, frappée du glaive ennemi, perdit sa splendeur, sa force et sa population; de sorte qu'on parvint à peine à former une petite ville de ses ruines (61).*

Malgré ces assertions positives, Vredius, sans contredit, un de nos historiens les plus versés dans l'étude de nos annales, prétend dans sa *Flandria Ethnica* (62), que jamais Atthila ne vint en Flandre, et il considère en particulier l'assertion de notre chronique, qu'il semble avoir en vue, comme une fable, qui n'a aucun fondement historique. Le chanoine De Bast, connu par ses travaux sur les *antiquités Romaines et Gauloises* (63), marche sur les traces de Vredius, et tâche de confirmer l'opinion de cet écrivain.

Après avoir pesé les raisons de ces graves écrivains, nous avons cru que leur opinion n'était pas suffisamment basée, pour nous faire passer condamnation, et charger notre chroniqueur d'une erreur presque impardonnable.

Vredius observe d'abord que l'itinéraire d'Atthila, tel que les écrivains contemporains l'ont tracé, ne fait aucune mention d'Oudenburg, et De Bast, qui

(60) *Ea tempestate vix ulla per Gallias civitas Hunnicam subterfugit rabiem. In hac nostra Belgica, Tornacum et Taruannam et Aldenburgum excisa lego... Tum Colonia Agrippina... Tungrorum oppidum, etc. Annales Flandriae, ad an. 455.*

(61) *Hæc civitas quondam ab Athalo rege diu obsessa et tandem devicta, decorem et fortitudinem, atque urbanam frequentiam, hostili gladio intercepta*

veut enchérir sur son devancier, prétend que l'itinéraire d'Atthila exclut la possibilité de sa venue en Flandre. « Ce monstre, dit-il, altéré de sang, après avoir passé le Rhin avec des armées innombrables, saccagea Metz, Trèves, Tongres, Arras et mit à feu et à sang toutes les villes qui se trouvèrent sur sa route. Paris fut délivré par les prières de sainte Geneviève, et Troyes par l'entremise de saint Loup, son prélat. Il attaqua Orléans, lorsque Mérové, roi des Francs, Aetius général des Romains, et Théodoric, roi des Visigoths, ayant joint leurs armées, le chargèrent à l'improviste; ils lui livrèrent bataille dans la plaine de Châlon, et lui tuèrent, dit-on, plus de deux cent mille hommes, en 451. Atthila frémissant de fureur et de rage, fut obligé de se retirer avec les débris de son armée (64). »

Jornandès, dans son histoire de la guerre des Goths, fournit le récit le plus étendu de cette bataille : saint Grégoire de Tours est, après lui, l'auteur qui entre dans le plus de détails.

Je réponds en premier lieu qu'il n'est guère étonnant que des écrivains étrangers, les uns Grecs, les autres Latins, cités par Vredius, aient omis Oudenburg dans l'énumération des villes qu'Atthila ravagea dans cette invasion : d'abord ils n'ont pas nommé toutes les villes, ils se sont bornés à énumérer les principaux chef-lieux de province où Atthila dirigea le centre de son armée, parce qu'il s'attendait à y trouver plus de résistance. Les villes citées étaient célèbres dans toutes les Gaules; pour en nommer quelques-unes, on ne pouvait omettre Metz, Troyes, Orléans, Paris, dont la conquête paraissait la plus importante au féroce conquérant, mais il fallait nécessairement omettre une foule de cités de second ordre, celles surtout qui par leur éloignement, leur nom moins gaulois, se présentaient moins naturellement sous la plume des historiens qui nous ont laissé le récit de ces événements.

Du reste la généralité de leurs expressions comprend évidemment Oudenburg. Ils attestent tous d'une seule voix que les ravages s'étendirent sur toutes les Gaules. S. Prosper, dans sa chronique,

amisit, et de sibi relictis vix parvum ovidum restauravit. p. 34.

(62) Page 87 et seq.

(63) Recueil d'antiquités Romaines et Gauloises tome I et II, in-4°. Gand, 1808.

(64) Recueil d'antiquités Romaines et Gauloises, tome I, page 324.

parle en ces termes : « Lorsqu'Atthila eut passé le Rhin, et que déjà beaucoup de villes Gauloises éprouvaient les plus cruels assauts de son armée, il plut aux nôtres (aux Romains) et aux Goths de réunir leurs armées pour résister aux attaques furieuses d'un ennemi orgueilleux (65). »

Sidoine Apollinaire raconte aussi que ce roi barbare se répandit en Belgique. « La forêt Hercinia, dit-il, coupée par la hache, servit à former des radeaux, et un pont sur le Rhin, et déjà, o Belge, Atthila, suivi de ses terribles légions, s'était répandu dans tes campagnes (66) ! »

S. Grégoire de Tours, dans son *Histoire des Français*, dit encore : « Lorsqu'Atthila eut ravagé beaucoup de villes dans les Gaules, il attaqua aussi Orléans (67). »

L'auteur de la vie de S. Loup, évêque de Troyes, assure que les Huns répandus par toutes les Gaules, tâchaient tantôt de prendre les villes en feignant de vouloir leur accorder la paix, tantôt ils les prenaient de vive force (68).

Enfin Sigebert de Gemblours, un de nos meilleurs chroniqueurs, écrit « que tout d'abord l'indignation divine éclata tellement dans toutes les Gaules, par l'invasion des Huns, qu'il n'y eut pas de rempart qui pût défendre de leur fureur une seule cité, un seul château, une seule ville (69). »

De là cette expression de Meyer déjà citée : *A peine une seule ville put-elle échapper à la rage des Huns dans toute l'étendue des Gaules.*

Il résulte de ces témoignages que l'armée d'Atthila se répandit sur toutes les Gaules, et principalement dans la Belgique, qui comprenait alors la Champagne, et d'autres provinces françaises de nos jours. On voit que ces ravages furent si généraux, qu'il n'y eut ni cité, ni château, ni ville fortifiée, qui fût conservée. Or Oudenburg appartenait à la Belgique et à la Gaule d'alors, et par conséquent on peut légitimement la comprendre parmi les villes qui furent l'objet de la fureur des Huns. Il est bon de remarquer ensuite, que l'armée d'Atthila, que Jornandès fait monter à trois cent mille hommes, ne put passer le Rhin, à un seul endroit. Ce fleuve fut sans doute traversé en partie près de Mayence, en partie près de Cologne, et plus bas encore, puisqu'une partie de l'armée descendit sur Tongres, qui fut détruit. Il était impossible, comme l'observe aussi Bucherius, qu'une si grande multitude passât un si grand fleuve

à un seul endroit (70), et dès-lors il est raisonnable de croire qu'une partie de l'armée descendit vers la Hollande, et les bouches de l'Escaut, où les Romains avaient leurs colonies, pour dépouiller ces régions, pendant que le chef de l'armée dépouillait le centre des Gaules.

On ne peut pas dire que l'itinéraire tracé par Vredius et De Bast exclue Oudenburg des villes qui sont tombées sous le fer des Huns ; il serait permis au contraire, à défaut de monuments positifs, de faire des conjectures très-vraisemblables dans un sens contraire, d'après les seules données que ces deux écrivains nous fournissent. Une partie de l'armée d'Atthila ravagea tour-à-tour Tongres, Tournay, Arras ; or pour passer de Tongres à Tournay, les troupes qui étaient obligées de suivre les grandes routes au milieu des forêts qui couvraient alors le pays, ont dû passer non loin de la Flandre, où Oudenburg était situé. Si on ajoute avec Meyer, qui travaillait toujours sur de bons monuments, que Téroouane éprouva le sort des autres villes de la Gaule, on se figure naturellement un détachement de l'armée des Huns qui passe le Rhin assez bas pour attaquer les colonies romaines à l'extrémité de la Batavie, qui tombe ensuite sur Oudenburg, et de là se rend à Téroouane, soit en longeant la mer, pour arriver à la Morinie, soit en passant par Tournay. Il est certain qu'à cette époque, où la Flandre presque entière était couverte de forêts, ces armées qui ne cherchaient que le butin, se portaient même à de grandes distances sur les centres de population où les richesses étaient accumulées. Oudenburg devait tenter leur cupidité, si elle était, comme nous l'assure notre chronique, la capitale de la contrée, et une ville si importante, qu'elle était munie de solides remparts. Tout porte donc à croire que l'armée des Huns étendit ses ravages jusque dans la Flandre proprement dite, et rien ne nous oblige à croire, d'après le récit des écrivains étrangers, que cette armée n'y a jamais paru.

La seconde raison de Vredius est que dans la France première, où était situé Oudenburg, il n'y avait pas de villes, mais seulement des bourgs (71), d'où il suit qu'Atthila n'a pu détruire une ville qui n'existait pas.

Qu'Oudenburg ait été une ville, quoi qu'en dise Vredius, c'est une chose si clairement attestée par notre chroniqueur, témoin oculaire, que la raison

(65) *Cum transito Rheno, sævissimos ejus impetus multæ gallicanæ urbes experirentur, cito et nostris et Gothis placuit, ut furori superbiorum hostium, consociatis exercitibus repugnaretur.* Pag. 405, opp. edit. Venet. 1782

(66) *..Cecidit cito secta bipenni Hercinia in lintres et Rhenum texuit alno Et jam terrificis diffuderat Attila turmis In campos se, Belga, tuos....*

Carm. VII, v. 331, page 96, edit. Paris., 1609.

(67) *Attila... cum multas Galliarum civitates opprimeret, Aureliam aggreditur.* Hist. Franc. lib. II, cap. 7.

(68) *Hunni per omnem Galliam diffusi, partim si-*

mulatæ pacis arte tentabant urbes, partim vi expugnabant. Vita S. Lupi, apud Buchertum, Belgii Romani, lib. XVII, cap. 3, n. 1, page 512.

(69) *Et primo per totas Gallias, per eos (Hunos) tanta effervuit Dei indignatio, ut nullam omnino civitatem, castellum vel oppidum aliqua a furore eorum potuerit tutari munitio.* Chron. ad an. 453.

(70) *Ut tanta hominum colluvies simul incedere non potuit, ita nec unam Rheni trajectum tenere, Belgii Romani loc. cit.*

(71) *At verum id non apparet tum ex itinere Attilæ, superius demonstrato, tum ex eo quod Aldenburgum situm sit in prima Francia, ubi non in urbibus sed pagatim habitabatur.* Flandria Ethnica, page 87

générale de Vredius ne doit pas prévaloir à son témoignage. Il peut être vrai en général qu'on n'habitait point de villes dans cette partie des Gaules, c'est-à-dire, qu'il n'y avait pas plusieurs villes; et que la population se tenait généralement dans des bourgs et des villages; cette assertion peut-être vraie rigoureusement pour le viii^e et le viii^e siècle, peut-être; mais on n'admettra pas facilement qu'Oudenburg n'ait jamais été une ville, et que cette ville n'ait pu être détruite par le roi des Huns.

Notre chroniqueur atteste qu'il a vu les restes des murailles antiques, d'une solidité telle, qu'il fallut de grands efforts pour détacher les pierres les unes des autres. On reconnut que les pierres avaient été apportées à grands frais de la province de Boulogne et de Cologne; elles servirent à bâtir une église; on découvrit dans ces ruines des vases d'un travail admirable, dont on n'avait plus aucune idée au onzième siècle, signes certains de la grande antiquité de ces constructions. Des faits de ce genre ne prêtent guère aux illusions, et il est impossible de croire qu'un écrivain, sans intérêt et sans volonté de tronquer à dessein la vérité et de fabriquer des mensonges, ait inventé des récits de ce genre, pour en imposer aux âges futurs. Le chroniqueur est témoin oculaire, il a vu enlever les pierres, bâtir deux églises, et il appelle toute la population d'Oudenburg en témoignage de sa véracité.

Je pourrais ajouter la tradition peu ancienne recueillie par notre auteur. Il dit qu'une partie des pierres extraites des ruines fut donnée aux habitants de Bruges pour bâtir et fortifier leur ville; cette concession eut lieu, comme nous l'avons remarqué en note à la fin de la chronique, vers l'an 881, c'est-à-dire environ deux siècles avant que la Chronique d'Oudenburg fût écrite, et un siècle et demi avant la construction des deux églises d'Oudenburg. Le fait est rapporté dans la grande Chronique, dont le récit confirme l'assertion de notre auteur, puisqu'elle vient d'une autre source, sans doute fort ancienne. Mais je n'insisterai pas davantage sur cette tradition qui vient ici à mon appui; je demanderai seulement, ces faits étant supposés, comment il est possible de les expliquer, si on nie les ravages d'Atthila en Flandre?

Oudenburg a été jadis une ville fortifiée: on ne peut en douter raisonnablement; ses ruines, vues, détruites, employées, au milieu d'une population nombreuse, attestent trop clairement son ancienne splendeur. Mais par quelles vicissitudes, cette ville fut-elle réduite en cendres? par quel conquérant ses murs furent-ils renversés? Je répondrai: par l'armée des Huns, comme le racontent nos vieilles chroniques, et le problème sera résolu.

Si on conteste avec Vredius et De Bast les ravages de l'armée d'Atthila, ce problème reste insoluble. Ce dernier qui ne veut pas nier qu'Oudenburg ait

été jadis une ville fortifiée, dit qu'elle a pu être détruite: *d'une autre manière*; mais en vérité cette manière d'é luder la difficulté n'est pas heureuse. Il faudrait invoquer ici un monument historique, et démontrer que l'assertion positive de notre chronique est fautive; elle explique la destruction d'Oudenburg; elle l'attribue à l'armée d'Atthila; elle est en possession du fait. On ne peut la déposséder que par d'autres faits et d'autres témoignages authentiques qui lui ôtent toute foi: lui opposer une conjecture négative, c'est avouer que son récit subsiste, et que le fait des ruines d'Oudenburg reste inexplicable pour les auteurs qui nient l'arrivée d'une armée d'Atthila dans ces régions. Car il n'est pas possible, je pense, de l'expliquer historiquement, dans les temps postérieurs. On ne connaît pas de guerre assez acharnée pour avoir causé la ruine d'Oudenburg dans des temps récents, et si ces guerres avaient eu lieu entre le cinquième et le onzième siècle, où écrivait notre chroniqueur, il n'y a point de doute qu'il n'eût recueilli facilement la tradition de ces événements, et qu'il ne les eût confirmés dans l'histoire de la ville. On doit présumer qu'à l'époque où il écrivait on ne connaissait pas d'événements postérieurs à Atthila qui eussent pu causer la ruine de la ville, et dès lors il ne paraît pas possible d'en supposer gratuitement de nos jours.

Le troisième argument qu'on oppose à notre chronique, est encore négatif. Je désire, dit De Bast, de montrer des traces d'Atthila dans l'intérieur de la Flandre proprement dite. Je réponds que les traces d'Atthila dans la Flandre ne peuvent pas être nombreuses. Il n'y avait peut-être point de villes, excepté Oudenburg; le pays était couvert de forêts et de populations peu civilisées; il était peu connu des écrivains étrangers et ne possédait pas d'écrivains indigènes. Néanmoins, les traces des ravages d'Atthila existent, et il est facile de les montrer: 1^o dans les ruines d'Oudenburg, qu'on ne peut expliquer historiquement dès qu'on nie ces ravages; 2^o dans le témoignage unanime de nos plus anciens monuments, que nous rapporte Meyer déjà cité, et que ne peut pas désavouer Vredius lui-même (72).

L'accord de ces chroniques composées par différents auteurs n'existerait pas si les ravages d'Atthila n'étaient qu'une fable inventée à plaisir. Comme Vredius n'oppose que des conjectures et des arguments négatifs à l'opinion plus générale qui lui est contraire, il nous semble que l'autorité de la seule chronique d'Oudenburg suffit pour réfuter la sienne. En effet, elle a été écrite sur les lieux par un homme qui avait de l'instruction et qui pouvait recueillir sans peine les monuments et les traditions anciennes. Ces traditions s'étaient facilement conservées parmi le clergé que saint Ursmar avait fixé à Oudenburg, deux siècles environ après

(72) *His temporibus Chronica nostratia volunt eversum ab Hunnis Aldenburgum, vetus oppidum tertio ab urbe Brugensi lapide. At verum id non apparet tum ex itinere Atthila. etc. Fland. Eth., page 87.*

que la ville eût été ravagée par les Huns, et environ deux siècles et demi après la mort de saint Ursmar, notre auteur vivait à Oudenburg et se trouvait au courant des affaires de cette ville. Il avait donc tous les moyens de connaître la vérité; il a voulu la connaître, car sa bonne foi et sa candeur percent dans tout le cours de sa chronique; il a du jugement, il évite les détails froids et insignifiants dont beaucoup d'écrits de cet âge sont souillés; il observe les événements sérieux et notables; il parle du concile de Reims, de la mort de saint Léon IX, de la première prédication de l'Évangile en Flandre, des revenus de l'Église, et enfin des vicissitudes de la ville. Il n'est pas juste de supposer des fictions historiques, de la légèreté, de la crédulité dans un homme de ce caractère. Les événements merveilleux qui appartiennent à la bâtisse de l'église d'Oudenburg, ne sont pas racontés comme des prodiges inouis, mais comme l'effet de la providence divine qui veille à tout, et de la protection des saints apôtres, en l'honneur desquels on élevait cet édifice. On ne trouve donc pas ici la crédulité enfantine qui rencontre des prodiges dans les choses les plus simples, mais la sincérité d'un écrivain qui raconte des événements extraordinaires, il est vrai, mais qui ne sont pas impossibles.

Afin d'é luder l'argument que l'on tire de l'étymologie d'Oudenburg, pour prouver son antiquité, Vredius la conteste, et nous oppose l'auteur de la vie de saint Ursmar. On a vu que notre chroniqueur, suivi de la plupart de nos historiens, assure que le nom d'Oudenburg est formé de deux mots, *oud*, ancien, et *burg*, bourg ou village; par ces mots on a voulu exprimer l'antiquité de cette ville, dont l'origine se perdait dans la nuit des temps. En admettant cette étymologie, on conçoit qu'Oudenburg ait été fortifié par les Romains, et détruit par Athhila. Mais Vredius échappe à cette conclusion en niant l'étymologie proposée par notre auteur. « Que personne ne se figure, dit-il, qu'Oudenburg soit une ville si ancienne; car l'auteur de la vie de saint Ursmar atteste le contraire lorsqu'il dit qu'Oudenburg était le village d'un seigneur appelé Aldo ou Aldus. Molanus a extrait ces paroles des archives de l'abbaye de Lobbes: Le seigneur de la province Aldo donna son nom au vil-
D
lage appelé Aldenburg, dans lequel il bâtit une église en l'honneur de S. Pierre, afin que ce saint apôtre devint le patron des Flamands et des Ménapiens (75). »

Le passage publié par Molanus est extrait du catalogue des abbés de Lobbes, écrit vers la fin du

(75) *Et nemo credat Aldenburgum urbem adeo antiquam fuisse; secus enim attestatur aperte Vita S. Ursmari, ubi Aldenburgum dicitur cujusdam Toparchæ cui nomen erat Aldo sive Aldus, vicus fuisse. Molanus ex archivis Lobiensibus: Ipse etiam provincie dominus Aldo donavit, a suo vocabulo dictum Aldenburgum, vicum in quo in honorem B. Petri ecclesiam stravit, quatenus B. Apostolus Flandrensibus et*

A neuvième siècle par Fulcuin, abbé de ce monastère, qui mourut en 890 (74).

Henschænius l'a publié dans la collection des Bollandistes, et G.Thysius le reproduisit dans le VI^e volume des *Acta SS. Belgii* (75).

Nous n'avons aucun motif de préférer l'autorité de Fulcuin à celle de notre chroniqueur. L'abbé de Lobbes était étranger à Oudenburg; notre historien y avait passé toute sa vie: l'étymologie proposée par le premier, n'a aucun appui dans l'histoire, celle du second est fondée sur l'usage même de la langue, et la signification naturelle de ses racines. Y eut-il autrefois des noms propres, tels que Fulcuin en suppose? Nous l'ignorons. La langue eut-elle toujours le mot *oud*, pour signifier une chose ancienne, nous ne pouvons en douter. Aussi Henschænius, si habile dans l'histoire du moyen âge, observe-t-il dans une note (76) que l'étymologie de Fulcuin est bien moins probable que celle de notre chroniqueur, qui connaissait l'histoire locale, et voyait de ses yeux les monuments les plus certains de la haute antiquité de cette ville.

Une dernière conjecture de Vredius, que De Bast se décide à copier, mérite à peine une réponse. Il suppose que l'opinion des ravages d'Athhila en Flandre est née de ce que certaines gens, ayant aperçu de l'analogie entre le nom d'Ettelghem, village des environs d'Oudenburg, et le nom du roi des Huns, crurent de bonne foi que ce conquérant avait paru dans nos contrées (77). Ce n'est qu'en hésitant que Vredius émet cette hypothèse: *Videtur profusisse*; et il a raison: car il attribue à ces temps simples une subtilité qui est de notre âge. On ne raffina guère aux 11^e et 12^e siècles, comme on l'a fait depuis le 16^e, sur les lettres et les syllabes; et d'ailleurs ici la conjecture n'a pas même de vraisemblance; Athhila et Euel sont deux mots dont la prononciation est si différente, qu'ils ne paraissent pas avoir assez d'affinité pour donner lieu à une fable aussi complète que celle qu'on attribue à notre auteur. Si le fait qu'il avance eût reposé sur la base arbitraire que Vredius imagine, il n'eût pas manqué de citer le nom d'Ettelghem: mais ce rapprochement ne lui est pas venu à la pensée, et il n'a pu être observé que par un auteur décidé par système à contredire le récit bien simple et bien naturel de notre historien.

Nous croyons en avoir dit assez pour prouver qu'il n'y a aucune raison solide de s'écarter du récit de nos vieilles chroniques, pour ce qui touche les ravages d'Athhila dans la Flandre, et qu'en particulier la chronique d'Oudenburg conserve toute son autorité.

Menapibus patrocinaretur. Fland. Eth. loc. cit.

(74) *Vid. Acta SS. Belgii, Tome VI, page 237.*

(75) *Page 252.*

(76) *Acta SS. Belgii, tome V, page 253.*

(77) *Origo hujus fabulæ videtur profusisse ex occupatione pagi vicini, qui Ettelghem cum dicatur, Athhilæ domum, sive templum videtur sonare. Op. Cit. page 88.*

On lui oppose le récit incomplet de l'itinéraire de ce roi conquérant, et l'usage du pays de ne point habiter des villes ; mais le premier argument ne prouve rien, et le second est démenti par un témoin qui a vu les restes de cette ancienne ville. Le défi porté par De Bast tombe par le même démenti, car si on trouve plus de nos jours les vestiges des ravages d'Authila en Flandre, il n'est pas permis pour cela d'affirmer et de prétendre qu'il n'en existait pas au XI^e siècle, époque à laquelle notre auteur a pu les reconnaître. Tenons-nous en donc au récit de nos anciens monuments, lorsque des monuments plus certains et plus respectables ne leur sont pas contraires. En s'écartant de cette règle si conforme aux prescriptions de la saine critique, on se jette dans les hypothèses et les conjectures, qui ne sont bonnes qu'à ébranler les faits les plus constants et à jeter des ténèbres sur les histoires les mieux avérées.

CHRONICON MONASTERII ALDENBURGENSIS MAJUS.

EDIDIT R. D. F. VAN DE PUTTE

COLL. EPISC. BRUG. RECTOR.

(Recueil de chroniques, chartes et autres documents concernant l'histoire et les antiquités de la Flandre occidentale, publié par la société d'émulation de Bruges. Gand, 1843. — Première série, Chroniques des monastères de Flandre.)

INTRODUCTION.

Nos anciennes abbayes et nos autres institutions religieuses avaient la coutume de rédiger en forme d'annales l'histoire de leurs maisons et d'y intercaler des faits contemporains de l'histoire profane. Telle est la forme des plus anciennes chroniques de nos monastères, de celles de Saint-Bavon et des Frères Mineurs à Gand, de celles de Tronchiennes, de Saint Bertin et de bien d'autres. Quelques siècles plus tard les Brandon, les De But et d'autres moines compilent les anciens chroniqueurs tant sacrés que profanes, et écrivent de nouvelles chroniques beaucoup plus étendues, auxquelles ils donnent ordinairement le nom de leurs monastères. Sigebert de Gemblours eut l'honneur d'être fondu en partie dans toutes ces productions différentes, qu'on poussa très-souvent jusqu'à la création du monde.

Brandon, moine des Dunes, écrit la chronique la plus étendue : elle s'étendait de la création du monde à l'année 1414, et était divisée en trois parties, intitulées : Chronodromus seu Cursus Temporum. C'est surtout la troisième partie, commençant à l'année 800, qui est intéressante pour notre histoire, et Meyer ne craint pas de dire qu'il s'en est servi pour la composition de sa chronique. Une bonne copie de cette troisième partie se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Bourgogne ; elle provient de l'abbaye de Saint-Pierre à Gand et a été acquise à la vente de la bibliothèque Lammen. D'autres copies ont été prises d'après celle-ci, mais elles sont souvent défectueuses par la négligence des copistes. Déjà, en 1659, l'auteur de la Bibliotheca Cisterciensis, Charles De Visch, s'était occupé de quelques recherches sur la chronique de Brandon et s'était servi du manuscrit de Saint-Pierre, comme le prouve un manuscrit autographe de De Visch, dans lequel il dit : *Quam tertiam partem (Chronodromi) mihi commodavit R^{mo} D^o abbas Sⁱ Petri in monte Blandinio juxta Gandavum, anno 1659. Le but que De Visch s'était proposé en empruntant le manuscrit de Saint-Pierre était de le comparer à la chronique d'Oudenbourg qui semblait contenir une partie de Brandon. Et en effet, il avait emprunté en même temps cette chronique comme le prouvent les paroles que voici, tirées du manuscrit autographe dont je viens de parler : Excerpta ex antiquissimo chronico MS. in pergamo abbatiae Aldenburgensis, conscripto per anonymum, mihi autem a R^o abbate Maximiliano d'Engien commutato, anno 1659. De Visch a copié plusieurs passages de ce manuscrit, qui font voir que c'est le même que nous publions ici en partie. Il soutient contre les moines d'Oudenbourg que l'écrivain de leur chronique était un plagiaire qui avait copié Brandon. Il écrit à ce sujet ce qui suit : Notandum quod in cœnobio Aldenburgensi habeant partem*